

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XXIX. Java. - Géographie générale. - Moeurs, religion. - Antiquités. - Histoire.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelnformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

dans cette résidence, à Rembang, à Touban et à Bantjar. Plusieurs navires en sont sortis; des bricks, des schooners, des bâtimens de guerre pour la marine de la colonie, et entre autres la frégate *la Java*, qui fait aujourd'hui partie de la marine royale.

Grissé, avec ses 1,318 villages, formait autrefois une résidence spéciale; aujourd'hui, elle fait partie de la résidence de Sourabaya. Grissé, ville salubre et belle, est la retraite ordinaire des Européens retirés du négoce, et qu'un luxe coûteux éloigne de la capitale: les vivres y sont à bas prix, les logemens convenables.

On a vu ce qu'est Sourabaya, chef-lieu de la résidence de SOURABAYA, qui comprend les cinq régences de Sourabaya, Djapan, Grissé, Sidayo et Lamongang. La résidence de PASSAROUANG qui l'avoisine, se divise en trois régences, Passarouang, Bangil et Malang, et compte 1,688 villages. Dans l'un de ses districts, celui de Gratté, se trouve un lac remarquable, nommé *Ranou-Klindongan*. S'il faut en croire les rapports des indigènes, les crocodiles qui peuplent ce lac vivent en bonne intelligence avec les habitans du voisinage, et n'attaquent que les étrangers. Les Javanais semblent avoir apprivoisé ces monstrueux reptiles en leur fournissant des vivres en proportion de leurs besoins. On donne même, suivant Hogendorp, aux Européens qui visitent le lac un spectacle assez étrange. Le déjeuner des crocodiles ayant été placé sur un radeau, vingt ou trente Javanais se précipitent dans l'eau et poussent devant eux la proie offerte aux hôtes du lac. Ceux-ci, à cet appel, paraissent à fleur d'eau, respectent les nageurs et se contentent d'emporter la volaille ou le gibier qu'on leur a destiné.

Les deux dernières résidences de cette côte orientale sont celles de BEZUKIE et de BANOUEWANGUI, dont on a décrit les chefs-lieux: la première comprend 899 villages; la seconde est encore en état de défrichement.

Les deux plus grandes îles de la dépendance de Java sont Maduré et Bali. MADURÉ contient 1,100 dessois ou villages et une population de 200,000 ames, répartie dans les deux sultanies de Bancalang et de Samanap. L'île BALI n'est pour les Hollandais qu'une possession nominale. Cette terre est divisée en huit petits royaumes indépendans, dont l'organisation est mal connue. Stamford Raffles évalue la population à 800,000 ames, Thörn à 100,000 ames seulement. L'île est montagneuse: elle a environ soixante-dix milles de long sur trente-cinq de large. Le sol s'élève graduellement depuis la mer

jusqu'aux pics intérieurs. C'est au pied du plus haut de ces pics qu'est situé le village de Karang-Assem, qu'on regarde comme le plus riche de la contrée; ensuite vient la ville de Blilng.

Ce qui distingue surtout Bali de Java, c'est qu'elle paraît n'avoir pas adopté la réforme islamite. A peine trouve-t-on dans la contrée une centaine de mahométans; les autres naturels sont plutôt bouddhistes ou bramanistes. La religion hindoue se retrouve à Bali avec ses rites sanguinaires et ses catégories compliquées. On y reconnaît les quatre castes des Brames, des Xattryas, des Vaïscias et des Soudras. Les Balinais sont plus grands, plus forts, plus musculeux que les peuples de Java; ils sont aussi plus fiers, plus sauvages, plus insociables. La polygamie est en vigueur parmi eux. Celui qui désire épouser une jeune fille paie au père de celle-ci une somme qui peut être considérée comme le prix d'achat. Le taux ordinaire est de trente piastres. Quand le prétendant n'a pas les moyens d'acquitter la somme, il se met au service du beau-père et lui vend son travail jusqu'à la concurrence de sa dette. Les Balinais ont un code civil (*ligama*), et un code criminel (*agama*). Ces codes sont interprétés par des juges. Le vol est puni de mort; on poignarde le coupable avec le *cris*. Le meurtre et la trahison encourent un supplice qui équivaut à celui de la roue: les membres du patient sont brisés avec une hache. Les propriétés des condamnés font retour aux chefs et aux juges. Les sentences rendues par le juge doivent être confirmées par le rajah.

Les cases des Balinais diffèrent de celles que l'on trouve dans les dessois de Java. Elles sont, comme les habitations hindoues, construites en terre et entourées de briques cuites ou non cuites. Les arts mécaniques sont très-arriérés à Bali. On y fabrique des étoffes de coton et des armes de guerre. Leurs *cris* ont une certaine réputation dans l'archipel malais.

CHAPITRE XXIX.

JAVA. — GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE. — MOEURS, RELIGION. — ANTIQUITÉS. — HISTOIRE.

Java, s'il faut en croire les étymologistes, a été ainsi appelée du *jawa-vul* (*panicum italicum*) qui formait la principale nourriture des aborigènes. Les naturels la nomment aussi Tana.

Cette île s'étend entre le 103° et le 112° de long. E. et le 5° 52' et 8° 46' de lat. australe. Sa longueur, depuis le cap Java jusqu'à la pointe la plus orientale, est de cent quatre-vingt-douze lieues marines; sa largeur entre la pointe S. O.

de la baie de Padjitan et le cap Japara est de soixante-six lieues, et entre l'embouchure de la rivière Serayou et celle de Sourabaya, elle varie de seize à dix-neuf lieues. La forme de l'île est celle d'un rectangle et ses côtes sont assez parallèles pour qu'on pût la diviser en cinq ou six parties qui formeraient autant de parallélogrammes. Les côtes de l'O. et du N., fortement découpées, ont des ports abrités et des baies très-sûres.

Java ayant peu de largeur dans toute son étendue n'offre guère que deux cours d'eau que l'on puisse citer, le Solo et le Kediri; le premier parcourant la partie centrale et se jetant dans la mer de Java; le second, descendu des *montagnes sacrées* et allant se perdre à Sourabaya dans le golfe de ce nom. Les autres rivières sont à peine dignes d'une mention; la Tchi-Manok, la Tchi-Tandoni, la plus grande de celles qui coulent au S.; la Tchi-Kanjongan et la Tchi-Taroung. Chaque district a sa rivière principale, presque toujours navigable pour les caboteurs. Java n'a pas non plus de lacs importants. De vastes étendues d'eau se forment dans la saison pluviale; mais ces flaques, nommées *rawas* par les naturels, se dessèchent quand la mousson change et deviennent des champs cultivables. Le plus étendu de ces rawas est le *Buiten Zee* (mer intérieure). La province de Bagalan au S. de l'île a un petit lac très-poissonneux.

Le terrain de Java est uniformément accidenté. Toute la côte septentrionale est comme flanquée de petites îles que forment les attérissements des cours d'eau; elle est plate, sablonneuse et vaseuse. La côte méridionale est au contraire escarpée et bordée de falaises basaltiques. L'île présente ainsi un amphithéâtre qui va du sud au nord, sauf dans quelques districts qui couvrent les chaînons intérieurs. Le sol primitif de l'île semble volcanique. Les montagnes ignivomes, toutes terminées en pointes aiguës, ont des flancs sillonnés de ravins qui roulent des torrens d'eau dans la saison pluvieuse. Tantôt de petites chaînes de collines élancent vers les cieux leurs bizarres blocs de basalte; tantôt des chaînes calcaires se présentent sous l'aspect de plateaux élevés; enfin d'autres chaînes, participant de l'une et l'autre nature, demi-calcaires, demi-volcaniques, se prolongent le long des côtes sous toutes les formes et dans toutes les directions. Les sources minérales et sulfureuses, les puits de naphte et de pétrole, les éruptions ignées ou boueuses, enfin tous les phénomènes qui accompagnent une origine volcanique se pro-

duisent fréquemment dans toutes les parties de Java.

La géologie de cette île, d'un caractère tout spécial, ne semble pas se lier, au moins d'une manière apparente, au système montagneux de la presqu'île de Malacca et de l'île de Sumatra. Les montagnes de Java ne forment plus des chaînes suivies, mais des groupes détachés, alignés toujours dans le sens de la plus grande longueur des terres. Ce n'est pas là d'ailleurs la seule différence qui existe entre Sumatra et Java. L'arbre de teck croît dans cette dernière île en grande abondance et ne se produit pas dans la première. Sumatra est riche en minéraux précieux; Java n'en a point; enfin le sol de Java est plus fécond, mais on n'y voit pas de camphrier, richesse principale de Sumatra.

L'élévation des montagnes javanaises du premier rang varie de 4,500 à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. La première chaîne commence dans le Bantam; le pic le plus remarquable est le Gounoug-Karang. La seconde chaîne est celle de Salak que les marins appellent aussi les *Montagnes-Blues*. La troisième est celle du Gede ou Pangorango, dont plusieurs cimes sont volcaniques. Plus à l'E. est la grande chaîne volcanique où se trouvent les sommets ignivomes de l'Ungarang, du Merhabou, du Merapa, et plus à l'E. encore celui de Japara. Toutes ces chaînes forment trente-huit montagnes bien distinctes recouvertes d'une magnifique végétation, offrant partout les traces de cratères éteints. A diverses époques, ces cratères ont vomis sur Java leurs flots de lave et leur pluie de fumée. Un phénomène plus étrange encore se produisit en 1772, pendant une courte mais épouvantable éruption. Vers la partie occidentale du district de Cheribon, existait à cette époque l'un des plus grands volcans de Java, le Papadayang. Dans la nuit du 11 au 12 août un nuage lumineux d'un aspect extraordinaire enveloppa toute la montagne; puis, quelques heures après, avant que les habitans eussent pu prendre la fuite devant l'horrible phénomène, la montagne s'abîma à la suite d'une détonation effrayante. On eût dit une longue décharge d'artillerie, accompagnée d'éruptions de pierres volcaniques lancées à plusieurs milles de distance. Au jour, la montagne avait entièrement disparu. Tout le sol, sur quinze milles anglais de long et six mille de large, fut bouleversé: 2,957 habitans périrent; toutes les cultures furent détruites. Cette montagne, jadis élevée de plusieurs mille pieds au-dessus du sol, et avec une base de quinze milles de diamètre, fut engloutie

Faint, illegible text on the left page, likely bleed-through from the reverse side.

Faint, illegible text on the right page, likely bleed-through from the reverse side.



1. Grand Temple de Bon-Bodhi.



2. Vue des 200 Niches du Temple de Bon-Bodhi.

d'une manière si complète, qu'aujourd'hui on la distingue à peine de la plaine environnante, au-dessus de laquelle elle a conservé tout au plus un mètre de hauteur.

Ainsi des feux souterrains tourmentent cette grande île, la travaillent et la minent. Son sol est généralement recouvert de roches basaltiques sur lesquelles s'élèvent des masses calcaires faciles à reconnaître à leurs sommets en table. Des débris basaltiques se trouvent aussi roulés dans les lits de toutes les rivières. Il faut en conclure que cet archipel n'est pas composé des parties disjointes d'un continent, mais au contraire d'îles qui se sont formées et soudées graduellement l'une à l'autre.

Malgré sa réputation d'insalubrité, Java jouit d'un climat sain dans presque toutes ses zones. La température n'y varie guère qu'avec les moussons; plus humide dans la mousson du S. O.; plus sèche dans la mousson du N. E. La mousson du S. E. dure d'octobre en avril, celle du N. E. d'avril en septembre. Les pluies qui règnent sont toujours orageuses; le tonnerre roule avec d'horribles éclats dans les montagnes, et les ruisseaux débordent sur la plaine. La chaleur varie suivant l'élévation du sol. A Gede le thermomètre marque 14° centigrade à six heures du matin; rarement il y dépasse 22° dans la plus grande chaleur du jour. Dans la plaine de Samarang, à 1000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, il est à 7° et au-dessus. Sur l'une des cimes du mont Sundoro, on l'a observé à — 3°, et la glace avait l'épaisseur d'une pièce de cinq francs.

Les mêmes différences se font sentir dans la végétation. Comme il y a six climats distincts depuis la mer jusqu'au sommet des montagnes, il y a également six végétations distinctes; on y retrouve toute l'échelle végétale depuis les plants aquatiques jusqu'aux plantes alpines. Aucune partie de ce territoire n'est dépourvue de végétation, soit que les graminées et les fougères tapissent le sol, soit que les arbustes et les arbres s'élancent dans l'air à des hauteurs prodigieuses. Au premier rang, sont les plantes et les arbres utiles; le riz, dont on compte près de cent variétés, le maïs, les fèves, ou kaojang, la canne à sucre, le cocotier, l'aréquier et une foule d'arbres de la famille des palmiers; l'arbre à pain, cultivé dans quelques cantons; l'arbre du voyageur de Madagascar (*ravenala*), qui fut naturalisé à Java par d'Entrecasteaux; le rarak, ou arbre à savon (*sapindus saponaria*); le cotonnier, divisé en plusieurs espèces; le bendud, d'où découle la gomme élastique; de hautes fougères

qui s'élèvent jusqu'à la hauteur de quatre-vingts pieds; le bois de teck (*tectona grandis*), en malais *pohon jattier*, bois de jattier, d'un grand usage dans les constructions et dont Java possède des forêts entières; le bambou, qui s'élève à la hauteur de trente-cinq pieds avec un diamètre qui varie d'une ligne jusqu'à un demi-pied, végétal précieux dont on fait des colonnes pour soutenir les édifices, des planchers, des parois de maisons, ainsi que divers ouvrages de charpente et de menuiserie. Il faut citer encore, parmi les végétaux, le tamarin (*tamarindus indica*), en malais *pohon assam*, dont les fruits fournissent d'excellentes confitures; le waringuin (*ficus benjamina*), arbre vénéré des Javanais; une foule d'espèces de bois de charpente, le *rosamala* (*liquilambar rosamala*), le *ki-bima* (*pinus dammara*), d'où découle une gomme aromatique et parfumée; le *hourou* (*laurus geminiflora*), le *manglit* (*laurus mangliet*), les différentes espèces de *palaglar micujak* (*dictyocarpus retusus* et *trinervis* de Blume), qui atteignent une hauteur de cent cinquante pieds; le *pohon canary* (*canarium commune*), avec le fruit duquel on fait de l'huile; le *pinang* (*areca catechu*), le *pohon areng* (*arenga saccharifera*) dont on obtient du sucre; les lauriers de plusieurs espèces; le *pohon mienhank* (*styrax benzoë*), dont la gomme a des propriétés médicinales; le *pohon dassap* (*erythrina indica*); le *djarak* (*palma christi*), qui ne s'élève guère à plus de douze pieds, et dont le fruit semblable à une noix triangulaire produit l'huile connue en pharmacie sous le nom d'huile de ricin; le *djarak maïra*, ou *djarak* à feuilles rouges, dont les Javanais se servent comme d'un remède contre la surdité. La liste des plantes médicinales serait trop longue à faire; celle des arbres fruitiers comprend le mangoustau, le manguier, l'attier, l'oranger, le citronnier, le jambosier, le grenadier, le ramboutan, le namnam, le goyavier, le bilimbing, le papayer, le durion, l'ananas, le bananier, le melon d'eau. Les fruits d'Europe ont presque tous avorté dans l'île, si ce n'est le fraisier. Les plantes à fleurs sont rares faute d'horticulteurs habiles, mais en revanche la nature a prodigué les arbres et les arbustes à fleurs; les premiers comptent: le *pohon tjampaka* (*michelia tjampaka*), le *pohon kananga* (*uaria odorata*), le *malatti costa* (*gynopachis acuminata*), etc. Parmi les seconds, on remarque le *katja piring* (*gardenia florida*), le *malatti ordinaire* (*jasminum sambac*), le *kampang sapatou* (*hibiscus rosa sinensis*), le *kabang mantega* (*tabernaemontana coronaria*), le *tipies kouliet* (*myr-*

tus longifolia), le *gaga mirrha* (*rhododendron*). Enfin parmi les plantes, on remarque le *kambang malan* (*polyanthes tuberosa*), le *poukel ampat* (*mirabilis jalappa*), le *patjar tjina* (*impatiens balsamina*), le *kambang soré* (*mirabilis dichotoma*), le *kambang saharie* (*vinca rosea*). Quant aux légumes, ce sont les Chinois qui en tiennent le monopole. Les potagers qu'ils cultivent fournissent toutes les espèces communes dans leur patrie : des carottes, des haricots, des choux, des pois, des concombres, des raves, des asperges, du pourpier, des épinards, des oignons, des laitues, etc.

Au nombre de ces végétaux, il en est un qui a long-temps servi de thème aux contes les plus étranges et les plus absurdes. C'est le *pohon upas*, ou arbre à poison. Les voyageurs des XVII^e et XVIII^e siècles ne tarissaient pas sur ses propriétés malfaisantes, sur son énergique et soudaine activité. A les croire, l'arbre qui porte ce poison croissait isolé au milieu d'un désert, tuant toute végétation à la ronde. Un oiseau volant au-dessus de sa cime était frappé de mort; un homme passant sous son ombre était presque toujours engourdi ou asphyxié. Pour obtenir le suc vénéneux de cet arbre, on s'adressait aux malfaiteurs condamnés aux derniers supplices; et ces malheureux succombaient presque tous dans cette périlleuse récolte.

Ces fables aujourd'hui font sourire les naturalistes. Le *pohon upas*, ou arbre à poison, semble être une espèce de *strychnos* ou d'*antaris*, dont les qualités vénéneuses sont définies et bien connues. Deux sortes d'arbres semblent surtout propres à cette famille de végétaux mortels. L'un est l'*arbor toxicaria* de Rumphius, nommé *antiar* à Java, où il croît dans les provinces orientales. A Bornéo et à Célèbes, il appartient à la monoécie. La fleur mâle a un calice écaillé, imbriqué, point de corolle, plusieurs filamens courts en étamines, et couverts par les écailles du réceptacle, dont la forme conique, oblongue, est un peu arrondie à l'extrémité. La fleur femelle n'a point de corolle; elle a un seul germe, ovoïde, élevé, deux styles longs, un seul stigmate aigu. Les feuilles sont alternes et oblongues. L'*arbor toxicaria* est l'un des plus grands végétaux de Java. Sa tige nue, cylindrique et perpendiculaire, s'élève jusqu'à quatre-vingts pieds; l'écorce a un pouce et demi d'épaisseur dans sa partie inférieure; lorsqu'on y fait une piqûre ou une incision, il en découle une liqueur jaunâtre qui est le poison, liqueur plus dangereuse au toucher que celle du *rhus radicans* d'Europe. Le liber

est tellement filamenteux qu'il pourrait remplacer le *morus papyifera*.

L'autre arbre à poison (le *tiruté* de Leschenault) est plutôt une liane qu'un arbre. Sa tige grimpe le long des troncs des arbres qui l'avoi-sinent; d'un pouce et demi de diamètre et parfaitement cylindrique, elle laisse suinter d'une écorce d'un brun rougeâtre une liqueur âcre et nauséabonde. Cette liqueur est le poison. Les branches terminales sont opposées; les feuilles sont pinnées en deux ou trois paires, ovales, un peu lancéolées, entières, finissant en pointe: complètement lisses en dessus, elles ont en dessous quelques veines parallèles; les pétioles sont courts et recourbés quelquefois. Le *tiruté* rampe à l'ombre, mais l'*antiar* couvre tout le voisinage. Le suc vénéneux extrait de ces arbres sert à empoisonner des cris et surtout des flèches très-minces en bambou qui se lancent avec des sarbacanes. A diverses reprises, des expériences ont été faites sur l'effet de ces armes empoisonnées. Un chien mourut une heure après avoir été frappé, une souris en dix minutes, un singe en sept minutes, des poules en dix minutes, un buffle énorme en deux heures et dix minutes.

La zoologie de Java offre aussi un riche et long catalogue. En tête des animaux utiles du pays, il faut placer le buffle (*karbow*, en malais; *manding*, dans l'idiôme des montagnes). Le buffle est, dans l'archipel indien, l'équivalent du bœuf en Europe. Sa chair est un des alimens les plus sains et les plus recherchés du pays; il laboure les champs et transporte les récoltes; on l'attèle même au besoin à des voitures, et il devient ainsi bête de trait dans les passages difficiles. Le buffle de Java est de la grande espèce, à poil ras, à longues cornes placées horizontalement; il y en a de blancs et d'un noir bleuâtre; ces derniers sont plus estimés, plus vigoureux et d'une chair meilleure. La chair des buffles blancs n'est pas un aliment aussi sain. Le buffle se plaît dans l'eau; il passerait sa vie couché dans une rivière. Il aime à être lavé plusieurs fois par jour; et le soir, quand on le détèle, il court à la mare la plus prochaine, s'y plonge avec délices, ne gardant souvent hors de l'eau que son museau pour aspirer l'air. Cet animal, si utile à Java, mériterait que l'on y encourageât davantage sa multiplication. Les indigènes font peu de cas du taureau et de la vache, et c'est seulement dans quelques districts de l'intérieur que ces animaux font partie de l'économie rurale. Ils réussissent mieux à Maduré et dans les résidences de l'E. Cependant Batavia et Buitenzorg élèvent des troupeaux de six à huit cents bêtes à cornes qui approvision-

nent les boucheries de la capitale. Les vaches de Java sont petites et chétives; en vain a-t-on cherché à en améliorer la race en faisant venir des taureaux du Bengale, du Cap, de la Nouvelle-Hollande et même d'Europe. Les progrès de ces croisemens sont lents et peu sensibles encore.

Les chevaux de Java sont vigoureux et vifs, mais petits. Malgré des essais constans pour l'amélioration des races, on est obligé encore d'avoir recours aux chevaux de Célèbes et de Timor qui ont des qualités supérieures. On estime aussi beaucoup à Batavia les chevaux peguans, birmanais et macassarais. Le goût des chevaux est général à Batavia; tout le monde y entretient un attelage de trait et des chevaux de main. Les amateurs y ont leur Epsom et leur New-Market. Le gouvernement y entretient à Tjanjor, dans les Preangers, un haras fondé par le baron Vander-Capellen. On a fait venir à grands frais, pour cet établissement, des étalons anglais, persans et arabes.

Presque tous mahométans, les Javanais n'élevaient point de porcs dont la chair leur est interdite; les Chinois au contraire en ont en très-grand nombre. La chair des porcs de Java est plus fine et de meilleur goût que celle des porcs d'Europe; on la dit même plus saine aux Indes que celle du bœuf ou du mouton. *Kambing wollanda* (chèvre de Hollande), tel est le nom que les indigènes donnent au mouton, nom qui prouve que cet animal n'est point originaire de Java. Maigres en général, chétifs, couverts d'une laine hérissée, ces moutons ne sont pas très-communs dans l'île. Au contraire les chèvres y abondent. Les Javanais en élèvent des troupeaux, et se nourrissent de leur viande, plus succulente que celle des chèvres d'Europe.

Les volailles pullulent dans l'île, et il s'en fait une consommation très-grande, tant chez les Javanais que chez les Européens. Les poules et les canards défraient presque toutes les cuisines riches ou pauvres. Les œufs de canard salés sont un objet d'exportation pour les habitans du district de Dawie, qui élèvent à eux seuls plus de dix mille de ces volatiles. Ces œufs ont, à ce qu'il paraît, une saveur et une bonté particulières.

Le gibier foisonne à Java, en grosses et petites espèces. On y trouve le sanglier, le cerf, le kidang, petit chevreuil très-délicat, le lièvre, le paon, le coq de bruyère, une caille plus grande que celle d'Europe; enfin, dans quelques saisons, la bécassine.

Les animaux dangereux et sauvages vaguent dans toutes les forêts. A leur tête est le tigre royal et le tigre tacheté ou léopard, dont le tigre

noir semble une variété. On a, en effet, trouvé, dans un nid de tigres, des tigres tachetés ordinaires et de petits tigres noirs dont la peau avait des dessins tavelés. Ces animaux font de grands ravages dans les campagnes. Ils dévorent, année commune, deux cents à trois cents habitans. Aussi les Javanais ont ils pour le tigre une sorte de respect superstitieux. On se cotise dans un village pour apaiser la bête carnassière par un tribut de viande, de bêtes mortes et d'abattis, journallement offert. On espère qu'au moyen de cette contribution, le roi des forêts respectera les hommes et les bestiaux. Le pacte, comme on le devine, est souvent rompu de la part du tigre. Aussi le gouvernement colonial, pour aider à la destruction graduelle de ces quadrupèdes, a-t-il affecté une prime à chaque tête qu'on lui porterait. Depuis lors, il se tue ainsi de 350 à 400 tigres par année. Quand on veut chasser le tigre, on place une chèvre au fond d'une fosse large et profonde, au-dessus de laquelle on a préparé une trappe à bascule. Quand la bête est tombée dans ce piège, on l'y tue à coups de pieux pointus, ou bien on l'enferme dans une forte cage en bois, afin qu'elle puisse figurer au combat des buffles.

Le combat du buffle et du tigre, pour lequel les grands du pays sont passionnés, offre un spectacle assez curieux. Grâce à la précaution que l'on prend d'affiler les cornes du buffle, c'est toujours lui qui est vainqueur. Le tigre, d'ailleurs, a peur d'un adversaire qui se présente en face. Pour qu'il soit hardi et agresseur, il faut qu'il ait l'occasion de surprendre son ennemi par derrière ou à l'improviste. Aussi, quand on veut le lancer contre un buffle, souvent, au lieu de sortir de sa cage, se pelotonne-t-il tremblant dans un coin; et alors il faut avoir recours, pour lui faire quitter la place, à une foule de moyens violens, aux aiguillons, aux tisons allumés, à l'eau bouillante. D'autres fois, les princes indigènes se donnent le spectacle d'un *rampok-matjan*. Dans cette autre sorte de combat, au lieu de lancer l'animal contre un buffle, on ouvre sa cage au milieu d'un carré de deux ou trois mille hommes armés de piques, qui forment ainsi comme un mur de fer acéré. Le tigre tourne dans l'intérieur de l'enceinte; puis, stimulé par les cris de la foule, il cherche à s'élançer pardessus la tête des guerriers. Il est rare que, dans ce bond, il ne s'enferme pas de lui-même.

Le rhinocéros de Java est moins dangereux que le tigre; il n'attaque l'homme que lorsque celui-ci veut lui disputer le passage. Le chakal,

le chat-tigre, infestent aussi les forêts; les singes, les cerfs s'y trouvent en variétés nombreuses. L'éléphant ne s'y rencontre nulle part.

Parmi les oiseaux, on retrouve presque tous ceux qui vivent en Europe en état de domesticité. La famille des perroquets y offre une foule d'individus inconnus aux autres contrées de la zone torride. Dans le nombre se font remarquer, et pour leur beauté et pour leur intelligence, le lori rouge, aux ailes irisées en violet, et le catacoua blanc, à l'aigrette jaunâtre. Le lori bleu et noir est célèbre pour avoir fourni le sujet d'un des plus jolis contes de *Mille et une Nuits*. Le casoar, ce haut gallinacé dont les penes des ailes n'ont pas de barbules, espèce d'antruche par la taille, de sanglier par les plumes, de chèvre par le crâne, est naturalisé à Java. Mais l'un des oiseaux les plus intéressans de la contrée est sans contredit l'hirondelle salangane (*hirundo esculenta*), dont nous avons déjà parlé plusieurs fois. C'est une petite hirondelle bleuâtre, qui habite par milliers les cavernes profondes et ténébreuses de la côte du sud. On sait quel prix les Lucullus chinois attachent à ces nids de salanganes, dont la forme est exactement celle d'une écorce d'orange. Détrempez dans l'eau et ramollis de manière à se partager en fibres mucilagineuses, ces nids entrent comme assaisonnement dans les ragoûts, dans les soupes, dans les pâtés faits avec soin. Leurs vertus aphrodisiaques ou supposées telles n'ont pas peu contribué à les élever fort haut dans l'estime des Chinois et à en renchérir le prix.

La matière blanchâtre dont se composent ces nids n'a pas été encore bien analysée. Les uns ont parlé d'écume de la mer, d'autres, et c'est la version la plus admissible, du résidu d'insectes dont se nourrissent les hirondelles. M. Hogendorp a soigneusement examiné une caverne des plus riches située dans la terre de Klappa-Noungal, à quelques lieues de Buitenzoorg. Les hirondelles ne semblaient pas s'écarter beaucoup de l'ouverture de la caverne; elles entraient et sortaient par myriades comme les abeilles dans une ruche. Il paraissait donc impossible que ces oiseaux allassent chercher aux bords de la mer des matériaux pour venir ensuite construire leurs nids dans une anfractuosité située tout-à-fait au centre des terres.

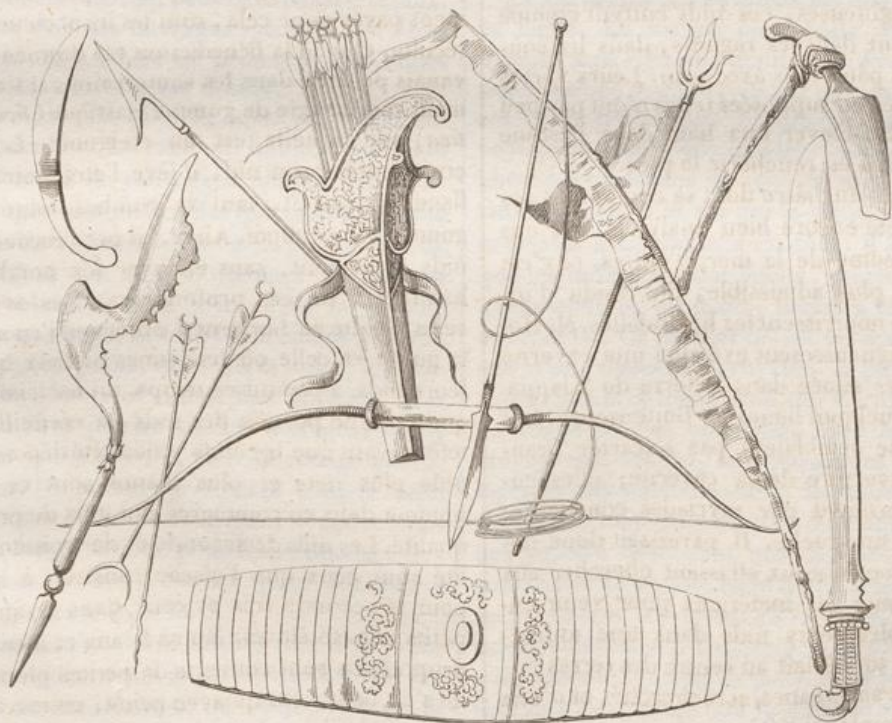
Les nids de salanganes, si recherchés et d'une délicate si prompte, ont été pour les propriétaires de Java l'occasion de fortunes rapides. Cette terre et cette caverne de Klappa-Noungal dont nous venons de parler rendent annuellement

à leur propriétaire de 70 à 80,000 piastres (350 à 400,000 francs). Il y a quarante ans, cette richesse dormait ignorée. Un petit marchand portugais aperçut par hasard l'ouverture de la caverne autour de laquelle tourbillonnaient des nuées d'oiseaux. Il comprit la valeur de ce diamant brut. Il acheta du gouvernement quelques terres incultes, qui s'étendaient au pied de la montagne, en y comprenant la propriété de la précieuse caverne. Aujourd'hui le fils de ce petit marchand portugais est le plus riche nabab de l'île, le plus fort contribuable, le propriétaire de trois districts. Il doit tout cela aux hirondelles.

Pour recueillir les nids, les indigènes ont de longues échelles en bambous, au moyen desquelles ils arrivent à toutes les parties escarpées du rocher; grimant ainsi d'une grotte à l'autre, d'une anfractuosité à une anfractuosité. Quelquefois le rocher n'a qu'un seul souterrain; d'autres fois il y en a plusieurs de superposés. Pour que les naturels chargés de la récolte ne soient pas tentés d'en prélever la dime à leur profit, on ne les laisse monter que nus. Avant de mettre le pied sur l'échelle, ils sont bénis par le prêtre mahométan qui doit aussi les bénir au retour; formalité religieuse, qui est simplement une surveillance; car les prêtres, chèrement payés pour cela, sont les inspecteurs de la récolte. Quand la bénédiction est donnée, le Javanais pénètre dans les souterrains; il tient à la main une bougie de gomme élastique (*goms elastica*) sur laquelle est un éteignoir. Lorsqu'il croit toucher un nid, il lève l'éteignoir, et la flamme reparait, tant la combustibilité de la gomme est prompte. Ainsi, il peut recueillir les nids facilement, sans effrayer les nombreuses habitantes de ces profondeurs. Les soins de cette récolte se bornent à observer l'époque de la ponte et celle où les jeunes oiseaux quittent leurs nids. Pendant ce temps, on les laisse tranquilles. Une portion des nids est recueillie quelquefois avant que les œufs y aient été déposés. Ces nids plus nets et plus blancs sont ce qu'on nomme dans ce commerce des nids de première qualité. Les nids de seconde et de troisième qualité sont ceux que l'oiseau construit à la hâte pour la seconde fois et ceux dans lesquels les petits ont été élevés. Moins beaux et bien moins propres, ils sont couverts de petites plumes qui ne s'en détachent qu'avec peine, même avec le secours de l'eau. Le prix des nids est ordinairement pour la première qualité de 3,000 piastres, le pickle de 125 livres; chaque livre de seize onces pouvant contenir de cinquante à soixante



3. *Prisonnier de Babil.*



4. *Armes & Standards des Juuvenans.*

nids. La seconde quantité se paie de 1,400 à 1,500 piastres ; la troisième, de 700 à 800 piastres le pickle. Dans les résidences de Djocjokarta et de Sourakarta, quelques-unes de ces cavernes sont exploitées pour le compte du gouvernement.

L'oiseau de paradis a été importé à Java ; on y en connaît de dix à douze variétés.

Les reptiles sont très-nombreux dans l'île ; on y voit beaucoup de caïmans dans les rivières, et dans les bois, une quantité énorme de serpens. Ces derniers y sont de mille espèces, depuis le boa constrictor jusqu'au biloudak, petite vipère, n'ayant que huit à dix pouces de long, mais dont la morsure venimeuse donne promptement la mort. Comme remède, on conseille la cautérisation avec un fer rouge ou la pierre infernale, ou une potion d'esprit de corne de cerf et d'ammoniaque. Ce dernier spécifique a une vertu au moins douteuse. Parmi les insectes vermineux, on doit ranger les scorpions et les mille-pieds qui infestent les maisons. Contre les piqûres très-fréquentes de ces animaux, les Javanais emploient les cataplasmes d'oignons, ou la chaux fine dont ils se servent dans la préparation du bétel.

Valentyn a compté à Java cinq cent trente-huit espèces de poissons. D'autres naturalistes plus récents, MM. Temminck, Reinwardt, Blume, ont augmenté encore cette longue liste. A ces hommes éclairés, patients et consciencieux, la science doit des ouvrages spéciaux, où l'histoire naturelle de Java est présentée sous toutes ses faces et dans tous ses détails.

L'ethnologie de cette île n'est pas moins curieuse à étudier. La race qui habite cette terre est une variété de cette race malaise répandue sur la longue chaîne des îles qui va de la pointe achinaise de Sumatra jusqu'à la pointe sud de Timor. C'est une race d'hommes de couleur tannée, robustes, bien pris, avec la bouche large, le nez étroit et court, rarement proéminent, les yeux petits, mais vifs et noirs ; les cheveux noirs, longs et rudes. Les femmes, plus petites de deux pouces que les hommes, ont le teint d'un jaune d'or, et ce teint orangé est célébré dans les poésies javanaises comme celui de nos dames dans nos madrigaux et nos romances. On a même inventé pour les Javanaises des cosmétiques jaunes, comme pour les Européennes la céruse et le fard.

Ces peuples de la race tannée sont actifs, industriels, agiles, rusés et parfois vindicatifs. On les croit ou autochtones ou originaires de la presque île birmane. Cette seconde opinion est celle du docteur Buchanan, mais Crawfurd ne la partage point.

La constitution physique des habitans est vigoureuse et saine. La durée de la vie humaine y est à peu près la même qu'en Europe ; les centenaires ne sont point rares. Les maladies inflammatoires sont moins connues et moins dangereuses qu'en Europe. En revanche, les fièvres y déciment la population. Avant l'introduction de la vaccine, la petite vérole faisait aussi de grands ravages dans l'île. La peste et l'hydrophobie y paraissent inconnues ; mais on dit que l'une des échelles de Java, Samarang, a été le berceau primitif du choléra-morbus.

Dans un pays aussi chaud, et sous la loi mahométane qui en fait une prescription, on conçoit que les bains doivent être une nécessité, une habitude, un devoir. A toute heure du jour, les Javanais se baignent ; ils se jettent pêle-mêle dans l'eau des ruisseaux et des rivières. Le soleil en certaines saisons a des ardeurs si grandes qu'un coup de soleil est mortel. Aussi les hommes marchent-ils rarement sans mouchoir sur la tête. Quant aux femmes, leurs longs cheveux tressés les garantissent suffisamment. Un singulier préjugé veut que la lune soit dangereuse. Les matelots européens sont eux-mêmes persuadés que les rayons lunaires exercent une fâcheuse influence sur la santé. Ils s'en préservent avec soin.

Le caractère des Javanais est doux, indolent et facile. Le maître commande avec bonté ; il punit sans rigueurs inutiles. Le Javanais est en outre sobre, patient, vivant de peu, soumis à ses chefs nationaux, hospitalier vis-à-vis des voyageurs, quelle que soit leur nationalité, attaché à ses traditions de race et aux liens de la famille, aimant le sol qui le vit naître. Comme contraste à ces bonnes qualités, il faut ajouter que les indigènes sont jaloux, rancuneux, faux quelquefois et méchants, toujours superstitieux et crédules. Ce dernier défaut est enraciné chez eux d'une manière incroyable. A part quelques esprits que la fréquentation des Européens a mis au-dessus de ces puérités, tous les Javanais croient aux songes, aux pronostics, aux sortilèges et aux enchantemens. Ils croient que des génies habitent les forêts et les montagnes. Quand des voleurs dévalisent une maison, ils jettent contre elle un peu de terre d'une fosse nouvellement ouverte, et pensent qu'en agissant ainsi, ils versent un sommeil léthargique sur tous ceux qui y demeurent. Quand ils peuvent en jeter sur les lits, ils s'imaginent que le charme agira d'une manière plus efficace encore. Ces croyances vont souvent jusqu'à frapper de folie toute une population. Un jour une vieille sorcière avait rêvé

qu'une puissance divine allait descendre du mont Sumbing, l'un des plus élevés du territoire saint. A l'instant même cinq ou six milles ouvriers se mirent à l'œuvre et travaillèrent pendant deux mois pour que la plaine fût plus facilement accessible à la divinité attendue.

A côté des Javanais, plusieurs autres races habitent l'île, toutes déjà décrites et connues : les Chincis, avec leurs mœurs de traficans nomades ; les Maures, venus de la presqu'île du Dekkan ; les Malais et les Boughis, demi-négocians, demi-pirates ; les Arabes, qui sont à la fois industriels et prêtres ; enfin la classe métisse, dite portugaise.

Les Javanais sont presque tous mahométans. Il y a trois siècles à peu près que l'islamisme fut introduit dans l'archipel, et ses progrès à Java ont été tels qu'aujourd'hui on ne compte plus que deux hameaux fidèles à la vieille religion bouddhique. L'une de ces tribus, nommée *Beduis*, se trouve dans un endroit retiré de la résidence de Bantam ; l'autre, dans la partie orientale de l'île.

Les Javanais sont des islamites assez relâchés, quoique rigoureux observateurs des pratiques extérieures. La circoncision, les ablutions, le jeûne du ramadam, l'abstinence de certaines viandes défendues rencontrent peu de contrevenans ; mais les naturels sont complètement ignorans sur tout ce qui est morale et dogme, et ne se privent pas toujours de liqueurs spiritueuses comme le doit tout fidèle croyant. Ignorans presque tous, ils n'ont pas même des prêtres instruits. Il en est peu parmi leurs imans qui sachent lire le Koran, encore moins qui aient obtenu le titre de hadgis par le long et pénible pèlerinage de la Mekke. Ces prêtres savent à peine lire et écrire, marmotter quelques sourates du livre saint, exécuter quelques gestes auxquels ils donnent la valeur d'un cérémonial. Aussi ces hommes et les fidèles qu'ils dirigent sont-ils presque tous de mœurs très-relâchées. La religion est à Java accommodante et facile ; elle admet toutes sortes de tempéramens ; elle adoucit, par l'organe des imans, ses pratiques les plus sévères ; elle conduit à une morale fort peu édifiante. Souvent encore, elle s'empire de quelques vieilles traditions du culte primitif et devient un mahométisme mêlé de bouddhisme. Ainsi, outre les deux grandes fêtes prescrites par le Koran, ils en célèbrent une troisième en l'honneur de leurs ancêtres, fête aborigène qui s'est mêlée à leur rituel avec la grande fête de la naissance de Mahomet. Dans leurs cérémonies, ils portent les figures dorées

d'un serpent, ou *naga*, d'un animal qui ressemble à une oie, et d'un autre animal qui a la forme d'un daim. Toutes ces figures sont évidemment des allégories bramamiques, espèce de contre-sens avec la religion dominante aujourd'hui.

Comme dans toutes les contrées où règne le mahométisme, la polygamie domine à Java, mais l'usage en est restreint aux hommes des classes riches, qui ont seuls la faculté d'avoir des femmes à prix d'or et d'entretenir un harem. D'ordinaire, les princes et les chefs du premier rang ont quatre femmes légitimes, outre les concubines ; les chefs d'un rang inférieur n'ont que deux femmes, trois au plus ; enfin, le simple habitant des *campongs* ou villages doit se contenter d'une seule femme en titre. Il est vrai que la loi, très-facile sur ce point, leur permet de nombreux divorces ; mais souvent la femme, soit qu'elle ait des enfans, soit qu'elle saisisse l'autorité dans le ménage, parvient à maîtriser cette liberté facultative et à l'annuler à son profit. Les princes et les régens ont une première femme en titre qu'ils ne répudient presque jamais, parce qu'elle est généralement d'un rang et d'une famille égale à celle de l'époux. Dans ce cas, les conventions matrimoniales ont été stipulées de telle sorte, que des causes majeures peuvent seules motiver un divorce. Une femme de ce rang jouit, d'ailleurs, de belles prérogatives. Elle marche l'égale de son époux, fait les honneurs du *dalam*, y est la souveraine des autres épouses dont elle règle les prétentions et les droits.

Ainsi les femmes ne sont pas dans l'archipel malais réduites à cet état d'abaissement où elles végètent sur les autres terres mahométanes. Un mari paie sa femme ; il l'achète, mais il ne se croit pas autorisé pour cela à la traiter avec dédain : elle partage ses repas ; elle devient la compagne de sa bonne et de sa mauvaise fortune. La femme peut paraître en public, sans obstacle, sans scandale ; elle fait partie des conseils et des festins ; elle n'est pas rayée du corps social. Quelques femmes ont régné sur des contrées malaises.

A Java, les femmes sont industrieuses, elles pratiquent divers métiers et circulent dans les rues pour les exercer. Les femmes du haut rang sont seules murées ; encore des Européens ont-ils souvent été admis dans l'intérieur de ces harems.

Les Javanaises se marient fort jeunes. A vingt ans, une fille est déjà vieille. Lorsque le père d'un jeune Javanais pense que son fils a trouvé une

compagne qui lui convient, il fait des ouvertures de mariage au père de la jeune fille, puis les femmes continuent la négociation qui finit par des fiançailles. Alors le futur envoie ses présens qui consistent en un anneau ou une pièce d'étoffe, accompagnés de noix d'arèque nommées *pienang*, d'où est venu le verbe *manpienang* (fiancer). Après cette première formalité, la famille et les amis du fiancé se présentent à leur tour et font leurs cadeaux de *lamaram*, démarche qui a pour but de donner de la publicité au mariage. On règle ensuite entre parens quel sera le prix de la future, en argent, bijoux, étoffes, riz, buffles, etc.

Quand ces préliminaires sont conclus, le fiancé s'achemine vers la mosquée où le panghoulou lui demande s'il a payé le prix convenu : sur sa réponse affirmative, il prononce la formule sacramentelle : « Je vous joins (un tel) par les nœuds du mariage à (une telle), qui sera votre femme dans ce monde. Vous devez satisfaire à vos engagements ou vous en resterez débiteur. Vous êtes responsable des actions de votre femme. Si vous êtes absent de votre maison pendant plus de sept mois sur terre et plus d'un an sur mer, sans lui fournir des moyens d'existence, votre mariage sera dissous, si votre femme le requiert, sans autre formalité, et vous serez passible des peines que porte la loi mahométane. » Après cette consécration religieuse, suivant le rite islamite, viennent des cérémonies purement malaises. Elles consistent à promener les époux, chargés de bijoux et d'étoffes précieuses, à cheval ou en litière, dans les lieux les plus fréquentés de la ville ou du village qu'ils habitent. S'il s'agit d'un mariage entre personnes de qualité, un homme, affublé d'un costume bouffon, précède la procession en faisant des gestes et des grimaces. On arrive ainsi dans la maison du père de la mariée où les deux époux sont mis en présence. Ils mangent du riz dans le même plat et prennent du bétel dans la même boîte ; c'est presque la *confarréation* des Romains. Quelquefois la mariée est assujettie à laver les pieds de son nouvel époux. Dans quelques cantons, l'usage veut que l'on porte un tison devant la mariée et qu'on l'éteigne ensuite dans l'eau. Le lendemain de la cérémonie, le nouvel époux emmène sa femme dans son domicile, où d'autres fêtes complètent les épousailles.

La polygamie ne semble pas avoir produit, dans cet archipel, un décroissement de population. Les statistiques prouvent que Java a plutôt gagné sous ce rapport. Quelques chefs ont un nombre considérable d'enfans : le régent de

Tuban, par exemple, en a eu soixante-huit. Les naissances se célèbrent avec pompe. Quand une femme est enceinte de son premier né, il y a grande fête; après le septième mois, il y a fête encore; à la naissance, il y a de nouveau fête; on donne alors un nom à l'enfant. Ce nom est purement de fantaisie; il n'y a point de nom de famille. Les personnes pieuses prennent des noms arabes; les autres des épithètes malaises, *bon*, *aimable*, *généreux*, etc. Seulement, comme en Arabie, le père ajoute à son propre nom le nom qu'on a donné à son premier né lors de sa naissance. On circonçoit les enfans mâles à l'âge de huit à douze ans.

Les enterremens se font avec décence, sans cris, sans bruit : si un individu meurt dans la nuit, on l'enterre le lendemain; s'il meurt dans le jour, on l'enterre avant le coucher du soleil. Un entourage en bois, un tertre de terre indiquent l'emplacement de chaque tombe; rarement on y ajoute une pierre tumulaire ou une inscription. Les cimetières sont entourés de *sambaja* (*plumieria obtusa*) dont la verdure commande le respect. Cependant, à la mort d'une personne riche et puissante, on observe un cérémonial plus pompeux. Tous les parens des deux sexes se transportent au domicile du défunt et y reçoivent quelques pièces d'argent. A chacun des prêtres, on donne une piastre, une pièce d'étoffe et une petite natte. On lave le corps, on l'enveloppe d'une toile blanche, et on le dépose dans une bière couverte d'une toile peinte et de guirlandes de fleurs. Plus un convoi est riche et fastueux, plus on y voit de belles lances et de beaux parasols. Le cortège d'amis et de parens suit le mort jusqu'à sa dernière demeure, et attend pour se retirer que le prêtre ait dit sur la tombe la prière finale. Ces prières se prolongent encore pendant une semaine dans la maison du défunt : chaque jour, les imans y reviennent pour implorer Dieu en faveur de son âme. Les troisième, septième, quatorzième, centième et millième jour, il y a des fêtes nommées *sidikah*, qui consistent en une espèce de service funèbre et commémoratif. On conçoit que de pareilles formalités ne se pratiquent que pour les personnes mortes en laissant une grande fortune. Suivant leurs coutumes nationales, les Chinois ont des funérailles aussi somptueuses et beaucoup plus bruyantes. Chez les Kalangs, on a l'habitude de briser une noix de coco, dont le lait est répandu sur la tombe et dont les fragmens sont placés à la tête et aux pieds du cadavre.

Les Javanais mettent peu de façons à leurs

repas. Accroupis à terre sur des nattes, ils mangent leur poisson, leur riz ou leurs viandes avec les doigts; ils se lavent avant et après le repas. L'eau est leur principale boisson; on la fait bouillir avant de la servir, et on l'aiguise parfois à l'aide d'épices. Ils prennent du thé deux ou trois fois par jour. Cet ordinaire frugal est cependant augmenté dans les dîners de cérémonie, où figurent une grande variété de mets. L'habitude est de faire deux repas par jour, l'un un peu avant midi, l'autre à sept ou huit heures du soir. Avant de sortir dans la matinée, les Javanais prennent une jatte de café avec un gâteau de riz.

L'usage du *siri*, préparation du bétel, est général à Java comme dans toutes les contrées hindoues et malaises. On étend avec une cuiller, sur la feuille du *siri*, une petite quantité de *terra japonica*, substance d'une amertume agréable, et un peu de chaux vive. On y ajoute de la noix d'arec, qui est narcotique, et l'on en fait une boule que l'on mâche. Cette préparation, on le sait, dévaste la bouche, noircit les dents et colore les lèvres d'une salive sanguinolente. Malgré de si hideux inconvénients, on ne peut faire renoncer les indigènes à l'usage du bétel. Chaque Javanais, homme ou femme, a toujours à ses côtés sa boîte à *siri*. Le tabac à priser n'est pas non plus inconnu à ces contrées. On l'y connaissait dès 1600 sous le nom de *tabaco*. Les cigares y sont délicieux.

Les liqueurs fermentées du pays sont de deux sortes, le *badek* et le *brom*. On fabrique le *badek* en faisant bouillir du riz glutineux dit *ketang*, avec un levain nommé *ragi*, composé d'oignons, de poivre noir et de *capsicum*. La matière, roulée en boules, fournit une transsudation, qui est la liqueur : quant au résidu, qui a aussi un goût de fermentation, on le vend au marché comme une friandise. Pour obtenir le *brom*, on fait aussi bouillir le *ketang* avec le *ragi*, en le laissant transsuder; mais la liqueur qui en provient est enfermée sous terre pendant plusieurs mois, afin qu'elle y prenne plus de consistance; parfois même on la fait bouillir. La couleur du *brom* est brune, jaune ou rouge, suivant la qualité du riz. Conservée quelques années, cette liqueur a assez de force pour enivrer. On fabrique encore à Sourakarta une espèce de bière avec les feuilles du pari mêlées de sucre et d'épicerie; mais on ne peut guère la conserver plus de cinq ou six jours.

La passion des Javanais pour ces boissons spiritueuses n'existe que chez un petit nombre d'individus. La loi religieuse empêche d'ailleurs

qu'elle ne fasse des progrès. Il n'en est pas de même de l'usage de l'opium, qui devient à la longue, pour eux, une fièvre et une frénésie. Quoique l'on nomme, en malais, buveurs d'opium (*minoun wadat*) ceux qui se livrent à cette passion, on ne boit pas l'opium à Java; on le fume. Les naturels se servent pour cela de pipes en bois ou en jonc (*padudan*) de la grosseur et de la longueur à peu près d'une flûte traversière. Un des bouts est ouvert, c'est celui qui se met dans la bouche; l'autre est fermé, mais au-dessus est un trou garni d'un petit entonnoir en cuivre, où se place un paquet de tabac coupé très-fin, mêlé d'opium préparé à cet effet. Le fumeur aspire cette fumée qu'il avale ou qu'il rend par le nez : quelques bouffées suffisent pour déterminer l'ivresse et les sensations qui la suivent. On a déjà dit quelle nature d'extase résulte de l'emploi de ce narcotique, en parlant des fumeurs chinois. Une fois accoutumé à ces jouissances indescriptibles, on ne peut plus s'en passer; on se priverait plutôt de manger et de boire. Il faut chaque jour avoir recours à l'opium, chaque jour en augmenter la dose. Au bout de quelques mois se révèlent pourtant les suites fâcheuses de cette triste passion. L'appétit se perd; les yeux deviennent rouges et égarés, les facultés intellectuelles s'abrutissent; le corps s'étiole, maigrit, et tombe dans un état de marasme et de phthisie.

On a parlé beaucoup, dans tous les écrits sur l'Inde, de ces fumeurs d'opium qui, dans leurs égaremens maladifs, parcourent les rues des villes un cris à la main, poignardant tout ce qui se présente; fous furieux qu'il a fallu mettre hors la loi, en autorisant tous les naturels à les tuer comme des bêtes atteintes d'hydrophobie. M. Hogendorp, long-temps administrateur dans la colonie batave, a ramené tous ces récits dans la limite du vrai; il a mis le fait réel au lieu et place de tous les contes d'*amok*, *amok* (tue, tue), arrangés par des voyageurs plus romanciers qu'historiens.

« Des voyageurs, dit ce judicieux observateur, ont parlé avec exagération des crimes auxquels les fumeurs d'opium se trouvaient entraînés dans leur ivresse. Plusieurs années de séjour parmi les Javanais, et des rapports journaliers avec la police pendant tout ce temps, m'ont convaincu qu'il n'y en avait point ou fort peu d'exemples. La tranquillité qui règne dans les *amsœnkitten* (lieux où se vend l'opium préparé, et où se réunissent les fumeurs sous la surveillance de la police) est bien rarement troublée : au contraire, ces endroits même



Bas-reliefs en pierre trouvés près de Bom-Bodor.

L. Bally del et sculp.

sont d'une grande ressource, et plus d'une révélation importante y a été faite, et a conduit sur les traces d'un crime long-temps ignoré. Les anciennes relations faisaient mention souvent des *amokspuwers* qui, dans leur rage aveugle, couraient dans les rues, tuaient ou blessaient tout ce qu'ils rencontraient jusqu'à ce qu'on fût parvenu à les tuer eux-mêmes. Ces accidens sont devenus infiniment plus rares depuis la cessation de la traite des esclaves. C'était le plus souvent des Bouginais ou des Balinais nouvellement amenés et vendus, parmi lesquels il s'en trouvait qui, regrettant leur patrie, des parens, une amante, une épouse; d'autres qui, ne pouvant exécuter les ordres qu'ils ne comprenaient pas encore et craignant le châtement, éprouvaient un dégoût de la vie qui parfois dégénérait en une frénésie, pendant laquelle ils se saisissaient de la première arme venue pour en frapper aveuglément autour d'eux, sachant d'avance qu'ils tomberaient à leur tour et n'auraient pas long-temps à souffrir. Parmi les Javanais et dans l'intérieur de l'île, on entend aussi quelquefois parler d'*amok*; mais je n'ai pas vu le cas où ces excès auraient pu être attribués aux suites de l'opium, mais bien à la jalousie, à la vengeance, très-souvent au désespoir d'un criminel pris sur le fait ou sur le point de tomber entre les mains de la justice, et qui devient alors ce que les Malais nomment aveuglé (*matta-glab*); cherchant la mort, il la donne auparavant à tout ce qu'il rencontre.

» Cette expression *matta-glab*, qui signifie littéralement *yeux obscurcis*, est très-commune parmi les naturels des îles de l'Archipel indien; il est sûr qu'ayant les facultés intellectuelles assez bornées, ils sont facilement sujets à perdre la tête, quand ils se trouvent dans des dispositions extraordinaires ou dangereuses; mais d'un autre côté, ils abusent aussi très-souvent de ce terme, en le croyant une excuse légitime pour toutes les mauvaises actions. Des voleurs, des incendiaires, des meurtriers, se trouvent-ils sur les bancs des accusés, si le juge leur demande ce qui a pu les porter à commettre ces délits, on peut s'attendre à ce que neuf sur dix répondront: *matta-glab*, voulant dire par là: « J'étais aveuglé, j'avais perdu la tête. »

Les jeux et les divertissemens des Javanais sont nombreux et divers. Ils cherchent à s'amuser, à tuer le temps de mille manières. Les distractions les plus puérides plaisent à leur indolence. Celles des femmes consistent en visites, pendant lesquelles elles mâchent le siri, se racontent des histoires, ou chantent en s'ac-

compagnant sur le tambour de basque. Les hommes ont leurs combats de coqs pour lesquels ils se montrent passionnés comme tous les Malais. Les combats de cailles ou *bourou-guca* sont aussi l'une des récréations du peuple; par imitation, les enfans font battre des sauterelles. Les hommes même ne dédaignent pas de s'amuser du combat de deux grillons. Ils parient des sommes considérables pour ou contre les insectes combattans, et les excitent en titillant leurs mandibules avec des brins d'herbe.

D'autres fois ce sont des combats plus sérieux. Peu querelleurs par nature, les Javanais se battent à des momens convenus, et après avoir réglé les chances du combat que l'on nomme *acton*. Ce jeu consiste à s'appliquer en cadence des coups de bague jusqu'à ce que l'un des deux champions s'avoue vaincu. On peut frapper partout; mais, pour éviter des blessures à la tête, ils l'enveloppent d'une pièce de toile qui ne laisse que les yeux à découvert. On ne peut porter qu'un coup à la fois; quand il est porté, on recule pour recevoir la riposte. Cette espèce de duel, au son des instrumens, continue parfois pendant une heure, et les antagonistes n'en sortent guère qu'avec de larges blessures saignantes. Les spectateurs, espèces de juges du camp, les séparent quand la chose ne se passe pas suivant les règles accoutumées.

Ces jeux sont ceux du peuple; ceux des grands sont plus relevés. Le combat du buffle et du tigre, la mort du tigre au milieu d'un carré de piques, spectacles dont il a déjà été question, font partie de ces plaisirs. Autrefois on y ajoutait celui d'une lutte du tigre contre un criminel. Cet usage, qui paraît être tombé en désuétude, fut pourtant ressuscité en 1812 pour deux criminels que cite Crawford. On donna à chacun d'eux un cris dont la pointe était émoussée; puis on ouvrit une cage d'où un tigre s'élança. Le premier des deux champions fut bientôt terrassé; mais le second, après une lutte de deux heures, eut le bonheur de tuer le tigre en le frappant plusieurs fois sur la tête, sous les yeux et sous les oreilles. Le vainqueur non-seulement obtint sa grâce, mais encore il fut promu au rang de *montri*. Les combats de taureaux sont communs à Maduré; on a même réussi à organiser des combats de béliers contre des porcs. Les parties de chasse ne sont à Java ni aussi belles, ni aussi fructueuses qu'à Célèbes. Le gibier a presque le champ libre au milieu des plaines immenses de la partie centrale de cette île; et quand il est trop vivement poursuivi, il cherche un asile dans les montagnes où on ne peut l'atteindre.

Parmi les autres divertissemens des Javanais, il faut citer les représentations théâtrales. Le théâtre est une espèce de hangar ouvert, autour duquel se rangent les spectateurs. Au centre est un lecteur ou souffleur (*dalang*) armé d'un bâton. C'est lui qui ouvre la pièce par une espèce de prologue; il annonce ensuite les personnages qui vont entrer en scène et leur donne le signal en frappant avec son bâton. On croirait, à les voir ainsi paraître, qu'ils vont à leur tour débiter leurs rôles. Il n'en est rien. C'est le *dalang* qui continue. Les acteurs se bornent à s'associer à ses paroles par le geste, et la chose dure ainsi jusqu'à la fin, eux poursuivant leur pantomime, lui sa lecture. Tous ces acteurs sont richement habillés à la mode du pays. Les rôles de femmes sont remplis par des jeunes gens qui se couvrent le visage de masques blancs, assez bien sculptés. Ces masques sont, les uns de forme régulière et naturelle, les autres bizarres et chargés à dessein (Pl. XXXII — 4). Les uns sont ceux des acteurs ordinaires; les autres servent aux bouffons. Il est assez singulier de retrouver sur les théâtres javanais les masques qui servaient aux jeux scéniques des Grecs et des Romains. Du reste l'art est encore dans l'enfance sur les théâtres javanais. Voici un des *libretti* recueillis par les voyageurs. La fille d'un roi de Java a épousé un prince de Bali qui l'a répudiée pour vivre avec une de ses concubines. C'est un affront que le père de la princesse délaissée veut venger par les armes. Il arrive chez le perfide et le surprend endormi dans les bras de sa rivale. Là-dessus mêlée générale entre les Javanais et les Balinais; les deux époux sont à la tête des troupes et se rencontrent dans l'action. La princesse, invulnérable parce qu'un dieu veille sur elle, ménage le coupable époux; mais, accablée par le nombre, elle tombe prisonnière. On essaie de la ramener alors par une foule d'offres qui séduiraient un cœur moins jaloux. Son mari lui cédera tout, sauf sa concubine; il lui donnera la moitié de ses trésors, la moitié de son royaume. La fière Javanaise repousse ces offres, tant et si bien qu'on l'abandonne sur une pirogue pour se défaire d'un attachement aussi opiniâtre. Sauvée de nouveau et d'une manière miraculeuse, la princesse rentre avec des troupes fraîches dans les États de son mari, le bat, et, maîtresse de sa capitale, lui offre encore son cœur et sa main. L'inconstant préfère la mort; il se poignarde, et, suivant l'usage, le diable vient l'enlever pour terminer la pièce.

Ce spectacle est celui que l'on nomme le *topeng*; il offre toujours des sujets puisés dans les

annales de Java. L'amour et la guerre en font les frais. Quand on joue devant le souverain, les personnages ne portent point de masque et récitent eux-mêmes leurs rôles. Autrement, c'est le *dalang* ou lecteur en chef qui les récite pour eux. La musique du *gamelan*, accompagne les acteurs et leur donne les inflexions. Un *topang* est ordinairement composé de dix personnes outre le *dalang*.

Si le *topang* est le plaisir des grands, le *wayang*, espèce d'ombres chinoises, forme l'amusement du peuple. Ces ombres chinoises ou marionnettes, de seize à vingt pouces de hauteur, sont en cuir de buffle, dessinées et travaillées avec beaucoup de soin. Leurs figures, ordinairement grotesques, ont le nez très-allongé. Les bras, les traits, les longues échasses au bout acéré, les coiffures étranges, tout est fantastique dans ces *wayangs* auxquels les Javanais attachent sans doute un sens allégorique (Pl. XXXII — 4). Ces figures, dont les divers compartimens sont joints par de petits clous en corne, remuent à l'aide de ficelles qu'on leur attache au bout de chaque main. Une étoffe blanche, en forme de rideau, est tendue devant les spectateurs; on la rend transparente au moyen d'une lampe suspendue par derrière. On compte trois espèces de *wayangs*: le *wayang pura*, le plus ancien de tous, puisé dans la mythologie javanaise, antérieur au règne de Parakisit, et dans lequel les dieux et demi-dieux du pays sont mis en action d'après les poèmes de Rama et de Mintaraga; puis le *wayang gedod*, qui roule dans la période comprise entre Parakisit et le règne de l'infortuné Panji; enfin, le *wayang klitik*, qui est plutôt un jeu de marionnettes que d'ombres chinoises, avec des figures en bois d'environ dix pouces de hauteur, peintes et dorées avec soin. Pour ce dernier, on ne se sert point de rideau transparent. Le sujet est tiré de l'histoire de l'empire de Panjajaram, jusqu'à la fin de l'empire de Madjapahit. C'est le *dalang* qui préside à toutes ces représentations: le rôle de *dalang*, très-honoré dans le pays, répond assez bien à celui des anciens Bardes. Les *dalangs* donnent la bénédiction au premier né de chaque famille, en répétant divers passages des anciennes légendes.

Outre les *wayangs*, il y a encore pour le peuple des bouffonneries, comme une espèce de *scenario* entre un singe, un chien et un idiot, ou encore une pantomime nommée *baroungan*, dont les personnages sont habillés en bêtes féroces. Enfin, un dernier divertissement est la danse nommée *tendack*: elle a lieu à la nuit tombante. Alors, au son de la musique, le peuple quitte

ses maisons pour se rendre sur les places publiques où les danseuses doivent donner leur représentation chorégraphique. Une tente dressée à la hâte, éclairée par quelques lampes, abrite les spectateurs. Quand ils s'y sont tous groupés, les danseuses paraissent, demi-nues, les cheveux ramassés au sommet de la tête, les bras, le sein, les épaules découvertes, avec une robe qui ne déroberait à l'œil de l'assistance aucune de leurs formes. Elles dansent au son d'instrumens, en s'accompagnant de la voix (PL. XXXII — 2). Un pagne à fleurs élégantes, une écharpe dont elles tiennent les deux bouts, qu'elles agitent et enroulent autour de leur taille avec de gracieuses ondulations, des mouvemens harmonieux et souples, des voix douces, des gestes lascifs, voilà par quels moyens ces femmes, nommées *ranguen*, cherchent à séduire les Javanais. Quand le spectacle de cette danse les a stimulés, les hommes cherchent à imiter la danseuse, et ne réussissent qu'à faire rire à leurs dépens.

Ces ranguens sont des femmes méprisables et méprisées; mais les sultans ont chez eux d'autres danseuses qu'ils nomment *bedoos* ou *srampis* et qui rivalisent avec les bayadères de l'Inde. Celles-là forment des ballets réguliers qui peut-être obtiendraient les suffrages des Européens plus que les contorsions bizarres des ranguens; mais jusqu'ici le spectacle de ces danses est resté enfermé dans les dalams des sultans. Les pages de ces princes javanais exécutent aussi devant eux, quand ils paraissent en public, une marche qu'on pourrait appeler *danse*. Ce seul cas excepté, les hommes n'ont point de danses guerrières comme leurs voisins de Célèbes, des Moluques et de Timor.

Les habitations ordinaires du paysan de Java ne sont pas bien coûteuses. Pour quatre roupies (moins de 12 francs), il a une case avec ses parois, ses compartimens en bambou tressé, et son toit en feuilles lancéolées de nipa ou d'une espèce de bambou-sirap. La place qui sert de lit est un peu élevée au-dessus du sol. Les chefs de la famille sont logés d'un côté, les enfans de l'autre. Le jour entre par la porte. Il y a une varangue le long de la façade (PL. XXXIV — 3). Les maisons des chefs sont plus considérables; elles ont cinq ou six chambres, et leurs supports sont en bois (PL. XXXIV — 4). Ces maisons diffèrent des habitations malaises tant par la distribution générale que par le percement des croisées (PL. XXXIV — 2).

Les habitations rurales sont presque toujours réunies en villages. Caché à l'ombre de bosquets touffus chacun de ces villages a ses fonc-

tionnaires et ses prêtres. C'est le régime patriarcal dans sa simplicité. Les villes de Java ne sont elles-mêmes que des amas de villages. Dans les chefs-lieux de districts, se trouve le *kadaton* ou demeure du prince, dont la partie intérieure est le *dalam*. Le *kadaton* est presque toujours fortifié. Il a des remparts, un fossé et des canons.

L'ancien gouvernement du pays n'avait pas une hiérarchie bien compliquée. En tête de l'ordre social et politique était le *sousouam* ou sultan, dont le titre était héréditaire par ordre de primogéniture. Le *sousouam* exerçait une autorité despotique; c'était un souverain absolu avec les plus larges attributions du bon plaisir. Il faisait et défaisait les dignitaires, donnait ou enlevait les propriétés; c'était le maître des personnes et du terrain, un dieu sur la terre, plus qu'un dieu, car il lui était permis d'être injuste. Sous lui gouvernait le vizir ou *raden adipati*, qui avait le souci du pouvoir pendant que le sultan n'en avait que les plaisirs. Après le *raden adipati* venaient les *bapatis* ou gouverneurs de provinces, qui commandaient à leur tour les *pandjerans*, *toumougongs*, *andjebais* et *montris*, gouverneurs de districts et de cantons. Chaque *adipati* ou *pati* avait une espèce de lieutenant chargé de le suppléer au besoin. Tous ces divers fonctionnaires, librement délégués par le *sousouam* ou par ses ministres, recevaient une portion de cette autorité arbitraire et absolue concentrée dans les mains souveraines. C'était autant de petits despotes. Le seul poste qui eût une origine populaire était celui de chef de village. Le *petindgi* ou chef de la commune était élu tous les ans par les habitans. Il avait autour de lui un conseil de notables et devait en outre s'entendre avec le prêtre ou *moudin* pour les mesures à prendre.

La justice avait deux sortes d'interprètes: les *poughoulous*, grands-prêtres, et les *djasaks*, juges. Les uns appelaient à leur tribunal les délits contre la loi religieuse; les autres, les crimes punis par la loi civile. Toutes ces dignités étaient encore au choix du sultan, qui nommait aussi aux grades militaires. Les titulaires de ces derniers, quand ils appartenaient à la hiérarchie élevée, avaient en même temps la qualité de *sinapati* ou de seigneur de la guerre. Les armées étaient presque toutes composées d'infanterie. Avant que les Hollandais les eussent disciplinées, les armes principales étaient le kris, le *wedung* ou long couteau de chasse, la lance, les flèches, les frondes, les boucliers alongés (PL. XXXIII — 4).

La distinction des rangs s'observe dans la

façon de porter le cris et dans les couleurs du parasol. Le souverain seul peut porter un *payong* ou parasol doré; les *payongs* de la reine et de ses concubines sont jaunes; ceux de la famille de la reine et des enfans du souverain sont blancs; ceux des *bapatis* ou *toumougongs* sont verts avec des bords et une monture dorés; ceux des *andjibais*, des *montris*, des *rouggas* et des officiers inférieurs, sont bleus.

L'ameublement des cases des paysans se compose de nattes fines et d'oreillers recouverts de nattes colorées. Les ustensiles de ménage se bornent à quelques petits vases de cuivre et de porcelaine. On n'emploie les cuillers que pour le liquide; on se sert rarement de la fourchette et du couteau. Dans les maisons riches, les meubles sont bien plus abondans; il y a partout des nattes, des tapis, des piles d'oreillers et des lits. Partout où les Européens sont en contact direct avec les chefs, le luxe occidental a prévalu; on y voit des miroirs, des chaises, des tables, des canapés, des bronzes, des pendules.

On a déjà vu ce qu'était l'habillement des Javanais. La plupart de nos étoffes européennes sont aujourd'hui employées par eux; ils connaissent le drap, le velours, les guinées, les toiles de l'Inde, et ils apportent à se bien vêtir un raffinement et une recherche incroyables. Parmi leurs vêtemens, on a déjà cité le *sarong*, sorte de pagne qui ressemble à un sac sans fond; le *kolambi*, habit à manches courtes; le *jarit*, jupe plus ample que le *sarong*; le *sabak*, veste d'indienne ou de soie; le *sikapang* de soie ou de velours bordé de dentelles; enfin, le *sambong*, sorte de ceinture de soie jaune dont les extrémités sont rouges.

De tout temps, à ce qu'il paraît, les Javanais des deux sexes ont apporté un soin particulier à leur parure. Voici la description d'une toilette javanaise extraite d'un poème qui date d'avant le mahométisme. Elle pourra servir à la fois à caractériser la civilisation de cette époque et à donner une idée de la poésie javanaise, qui a ses modèles et ses chefs-d'œuvre. C'est un poète qui parle et qui fait le portrait de sa maîtresse.

« Son visage a l'éclat de la lune; la splendeur du soleil est éclipsée par sa présence; elle en a dérobé les rayons. Elle est tellement belle qu'on ne peut décrire sa beauté. Rien ne manque à sa taille; ses cheveux, lorsqu'ils ne sont pas attachés, tombent à ses pieds en boucles noires ondoyantes. Ses sourcils sont comme deux feuilles de l'arbre appelé *imbo*; ses yeux sont étincelans, son nez est aquilin; ses dents sont noires, bril-

lantes et bien rangées; ses lèvres sont de la couleur de l'écorce fraîche du mangoustan; ses joues ressemblent à la forme du douran. Ses deux seins, semblables à l'ivoire, sont parfaitement ronds et s'inclinent l'un vers l'autre. Ses bras sont comme un arc; ses doigts longs et flexibles ressemblent aux épines de la forêt: ses ongles sont des perles, sa peau est d'un jaune éblouissant; son pied est aplati sur la terre, sa démarche majestueuse comme celle de l'éléphant.

» Cette belle personne était parée d'un *chindipatola* de couleur verte, entouré d'une ceinture d'or; à son doigt était une bague, production de la mer; ses boucles d'oreilles étaient d'émeraudes enchâssées de diamans; l'épingle qui attache ses cheveux était d'or; un rubis enchâssé d'or et d'émeraudes les terminait; son collier était formé de sept pierres précieuses. Elle était parfumée de manière à ce qu'il n'était pas possible de distinguer l'odeur d'aucun parfum.

C'est bien là un amant; c'est bien là un poète avec toute son exagération orientale. Voyons maintenant dans le *Jaya-Langkara* quelles sont les qualités distinctives du véritable fashionable javanais.

« Un jeune homme de naissance noble se reconnaît à sept points indispensables. Il faut: 1° qu'il soit de bonne famille; 2° qu'il ait de l'intelligence; 3° qu'il soit en état de se conduire lui-même; 4° qu'il se ressouvienne des instructions du *sastras*; 5° que ses vues soient grandes; 6° qu'il observe sa religion; 7° qu'il pratique sans hésiter les qualités qu'il possède.

» Son cœur et son esprit doivent être calmes et tranquilles; il saura réprimer ses passions et se taire quand il le faut; jamais il ne dira une fausseté; il ne doit point craindre la mort; il doit être sans orgueil dans sa dévotion et secourir les malheureux. Son aspect et sa taille doivent être sans défauts. Sa contenance doit être douce et semblable à celle de *Batara-Asmara*, le dieu de l'amour lorsqu'il descend sur la terre. Lorsqu'on le regarde, il doit faire naître cette pensée: « Combien il doit être grand dans la guerre! » Les formes de son corps doivent être bien proportionnées; sa peau doit ressembler à de l'or natif, avant que ce métal ait été soumis à l'opération du feu. Sa tête sera grande; ses cheveux longs et droits; ses yeux se rempliront aisément de larmes; ses sourcils ressembleront à la feuille de l'*imbo*; son nez sera proéminent; il aura une faible moustache à la lèvre supérieure; ses lèvres ressembleront à l'écorce fraîche du mangoustan; ses dents seront colorées en noir; sa poitrine sera large.



2. Maison Malaise.



3. Maison de Paysans Javanais.



4. Maison d'un Chef Javanais.

Faint, illegible text in the left column, likely bleed-through from the reverse side of the page.

Faint, illegible text in the right column, likely bleed-through from the reverse side of the page.

» Tout ce qu'il dira fera impression sur ceux qui l'entendront; les accents de sa voix seront agréables. Il portera un *chelana-chindi* avec un *bodot* vert foncé. La ceinture sera d'or. Son cris aura une gaine de *satrian* et une poignée de *tung gaksni*. Le *sumping* (espèce de fleur artificielle qui pend sur les oreilles) sera d'or et à la manière du *surong peti* (brave à la mort). Il portera une bague d'or au pouce de la main droite. »

Cette poésie peut sans doute paraître un peu étrange; mais son but moral, son ton sérieux et coloré prouvent incontestablement un haut degré de civilisation chez les anciens peuples de Java.

Ce qui prouve ce fait d'une manière non moins péremptoire, c'est la magnificence des ruines dont est jonché le sol javanais. Nulle terre n'est plus féconde peut-être en trésors archéologiques. L'antique culte de Java, que le mahométisme a presque effacé, semble avoir gardé quelques débris de ses vieux temples pour faire rougir son rival heureux à l'aspect des siens. Ces décombres d'édifices se retrouvent dans toute la partie orientale de l'île, dans le district de Brambanan, à Boro-Bodo, à Koulassan, à Singa-Sari, à Brambanan et à Malang. On voit dans tout ce district des groupes de temples en pierre avec une statue au centre; des ruines de temples en briques; enfin des temples moins parfaits et d'une date plus moderne.

Les tchandis ou temples de Brambanan sont entièrement couverts de broussailles à travers lesquelles on pénètre difficilement dans l'intérieur des édifices. Ils sont précédés d'énormes *rechas*, statues des gardiens des temples, que les sculpteurs indigènes représentaient accroupis et un cris ou un *wedung* à la main. Les *rechas* du petit temple de Brambanan sont de grandeur colossale. Ils ressemblent aux fakirs de l'Inde, ont de larges pendans d'oreilles semblables à ceux des femmes de Java, des bracelets et un collier en chapelet: une ceinture épaisse, descendant jusqu'au genou, soutient du côté droit une petite épée; la main gauche tient un serpent roulé qui regarde la poitrine du *recha*. Ces gardiens sont placés en avant d'un massif de pierres sculptées, au-dessus desquelles le feuillage des fougères s'élève par touffes confuses. Le monument, carré à la base, se termine par une pyramide quadrangulaire (Pl. XXXII — 3). La pierre de l'intérieur est blanchâtre, d'une cassure semblable à celle des pierres siliceuses. L'architecture extérieure est d'une grande simplicité: celle de l'intérieur est plane. Il y a deux temples de Brambanan, l'un grand, l'autre

petit, tous les deux du même caractère et du même style. Près de Brambanan se trouve le *Tchandi-Siwou*, ou les mille-temples, l'une des plus belles réunions d'antiques que l'on puisse voir, couvrant une surface de six cents pieds sur cinq cent trente. Ces temples se groupent quatre à quatre dans une disposition cruciforme, tous de construction pyramidale, tous couverts de sculptures, avec quatre grandes entrées placées aux quatre points cardinaux.

Toute cette ligne est pleine de ruines semblables. On en trouve à Randon-Gonting, sur la route de Djocjokarta; plus loin encore, à Kali-Bening; enfin à Koulassan, village situé à peu de distance de Brambanan. Ces ruines de Koulassan sont un vaste massif de maçonnerie dont la façade est percée de portes et de fenêtres nombreuses (Pl. XXXII — 1). Des niches sculptées, des perrons élégans, une certaine harmonie dans les lignes, voilà ce qui distingue cet édifice.

Mais ces beautés ne sont rien auprès des merveilles du temple de Boro-Bodo. On fait remonter l'origine de cet édifice du VI^e au VIII^e siècle de notre ère. C'est un bâtiment élevé au sommet d'une colline conique, grand et carré, avec sept rangs de murailles, chaque rang étant supérieur à celui qui précède. Il paraît que le sommet de la colline a été aplani pour la construction de l'édifice. Il est terminé par un dôme d'environ cinquante pieds de diamètre, et entouré d'un triple cercle de tours au nombre de soixante-douze qui, toutes, sont occupées par des statues dont la figure est tournée vers l'extérieur (Pl. XXXIII — 1). Tout ce monument est couvert de riches et fines sculptures. Quatre cents niches environ sont pratiquées dans le parapet extérieur, et dans chacune d'elles est une statue de Bouddha accroupie, les yeux baissés, la tête raide, le torse nu, avec deux oreilles en saillie et une coiffure qui ressemble à un bonnet phrygien (Pl. XXXIII — 2); enfin, Bouddha tel qu'on le représente dans la plupart des temples hindous. La surface du sol du temple est d'environ six cents pieds carrés. Quoique l'alignement paraisse droit, l'édifice, quand il est vu de loin, est réellement tronqué, parce qu'on a voulu le mettre en harmonie avec la coupe irrégulière du haut de la colline: la même forme a été observée à chaque terrasse. La hauteur totale de l'édifice est d'environ cent pieds. Boro-Bodo est situé auprès du Gounong-Dieng, résidence des dieux. Après ces ruines importantes, il est inutile de citer celles qui sont d'un ordre moins remarquable; les antiquités de Ko-

diri, de Singa-Sari et de Malang. Dans toutes ces localités, on trouve des bandes de sculpture qui rappellent les sujets religieux relevés sur les parois des pagodes de Bénarès, la ville sainte des Hindous. Bouddha et tous ses emblèmes; Ganesa avec sa trompe d'éléphant; des figures fantastiques moitié hommes moitié bêtes; des chimères : des dessins aussi indéchiffrables que des hiéroglyphes égyptiens; tels sont les objets curieux recueillis dans ces pays sacrés par d'infatigables archéologues; toutefois le crayon n'a pu en reproduire qu'une très-faible partie (Pl. XXXIV—1).

Ces monumens, ces édifices religieux attestent que ces pays ont eu d'anciennes et curieuses destinées. Les indigènes ont trois histoires que cite M. Raffles, et dont chacune a évidemment sa partie fabuleuses. L'auteur anglais croit que les premiers habitans de Java furent des émigrés égyptiens. Middlekop les suppose Hindous avec plus de raison. La première date consignée dans leurs livres ne remonte guère qu'à l'an 72 avant l'ère vulgaire. Tout, avant cette époque, est conjectural. Une table chronologique, la plus complète de toutes, cite trente-huit souverains de l'an 1^{er} de Java à l'an 1200, c'est-à-dire environ 1100 de notre ère. On nomme, vers ce temps, le fameux empereur Panji, célèbre dans les poésies javanaises par ses aventures avec une princesse qu'il avait épousée dans l'Inde; ensuite viennent Kounda, Lalian, Munding, Wangi et Baniak; Wedi qui fonda la capitale d'un grand empire sur le lieu où s'était passée la guerre sainte du Brata-Youdha. « Etablisons ici la capitale de ce royaume, dit-il à ses guerriers, nous l'appellerons Madjapahit (c'est-à-dire *amertume*). » Ainsi fut fondé l'empire de Madjapahit vers l'an 1221 de Java. Cet empire ne tarda pas à s'étendre sur toute l'île. Il survécut même à l'établissement du mahométisme qui eut lieu vers l'an 1300 de Java (1400 à peu près de l'ère vulgaire). En 1355, il était à son apogée; tous les archipels voisins, Bali, Florès, Sumbawa, Timor, étaient ses tributaires; mais cinquante ans après, une guerre de religion étant survenue, la vieille dynastie des souverains de Madjapahit succombait sous les coups d'aventuriers islamites. Les temples firent place aux mosquées; les souverains du pays aux sultans; le grand empire de Madjapahit à l'empire de Mataram.

Cette situation dura jusqu'à l'apparition des navigateurs européens. Albuquerque conquit Malacca en 1511 et 1521; Antonio de Britto, allant aux Moluques, reconnut l'île de Maduré. Le

premier Hollandais débarqué sur ces parages, fut un nommé Houtman qui, jeté dans les prisons de Lisbonne, y avait reçu d'un prisonnier des confidences précieuses au sujet du commerce des Portugais dans les îles de la Sonde. Houtman créa à Bantam, en 1596, la première factorerie hollandaise; mais ce fut en 1610 seulement que Pierre Both, premier gouverneur-général hollandais, fonda un comptoir sur l'île de Java, aux bords de la petite rivière de Jacatra : c'est la Batavia actuelle. Depuis cette époque, les Hollandais eurent à lutter tour à tour contre les Portugais, les Anglais et les indigènes, avant que leur autorité fût assise dans les Indes. L'amiral Speelman soumit Macassar; Dewilde débattit avec les divers petits rajahs de Java les conditions de patronage : le chef rebelle Mongkoural Mas vint faire amende honorable aux pieds du gouverneur-général Van-Hoow; le baron Van-Imhof triompha d'une révolte de Chinois, qui menaçait d'envahir toute l'île, et après lui ses successeurs eurent la longue et pénible tâche d'extirper les restes de cette rébellion. Enfin, en 1749, l'empereur de Java ou *sousounam*, à son lit de mort, abdiqua pour lui et ses héritiers, en faveur de la Compagnie hollandaise des Indes-Orientales, la laissant libre de désigner son successeur. Quelques guerres eurent encore lieu pour l'exécution de ce testament politique; mais la ténacité batave surmonta peu à peu tous les obstacles, et Java devint ce qu'elle est encore aujourd'hui, vassale de la Hollande. En 1811, le général Daendels ayant été remplacé par le général Jansens, les Anglais s'emparèrent de Batavia et de toutes les colonies hollandaises et ne les restituèrent qu'en 1814.

Il faut rendre cette justice aux Hollandais, que bien qu'ils gouvernent ces pays d'une manière sévère, ils ont mieux que d'autres compris le régime à suivre pour qu'une colonie profitât à ses maîtres lointains, sans que les sujets indigènes eussent trop à souffrir. En cela la Hollande a été plus sage et plus retenue que l'Angleterre. Elle n'a pas coupé l'arbre pour cueillir le fruit; elle n'a pas épuisé le terrain pour avoir des récoltes meilleures; elle n'a pas agi en prodigue pressé de jouir, et qui, prévoyant une vie courte, veut au moins qu'elle soit bonne. La Hollande a respecté, autant que cela importait à ses intérêts, les mœurs, les habitudes, les lois indigènes; elle a laissé cette population à ses chefs et à ses juges, se réservant seulement de juger elle-même ces juges et ces chefs; elle a respecté les vieilles distributions de propriété,

et quand elle a voulu implanter le monopole au milieu des échanges, elle l'a fait avec des ménagemens qui l'ont rendu presque insensible.

Il faut dire pourtant que la Hollande a été mieux servie que l'Angleterre par le caractère des hommes sur lesquels elle avait à régner. Le Javanais n'a rien du fanatisme et de l'intolérance poussés, dans l'Inde, jusqu'à éviter tout contact avec le vainqueur. C'est un peuple bon et facile : ses mœurs se ressentent de sa langue qui est douce, poétique et sonore. Composée de vingt consonnes et de six voyelles, elle semble dériver du sanscrit. La littérature et la poésie javanaises ont des règles et des notions fort avancées. Les chants nationaux sont nobles, majestueux, d'une facture large et hardie. Les sciences ne sont pas étrangères non plus au peuple javanais. Il connaît la numération et les premiers rudimens des mathématiques ; il a le calendrier arabe, qui a remplacé le calendrier bramanique. Jadis l'année civile ou de Salivana servait à calculer l'ère de Java. Elle dura jusqu'à la cent cinquantième année après l'introduction du mahométisme. Ce fut sous le règne du grand-sultan Agoung (1633) qu'on lui substitua l'ère de l'hégire. On compte aussi à Java plusieurs espèces de cycles, entre autres celui de sept ans qui se retrouve chez les Siamois et les Tibétains. Les noms des sept années de ce cycle sont : *mangkara*, le langoustan (poisson) ; *menda*, la chèvre ; *kalabang*, le mille-pieds ; *wichitre*, le ver ; *mintonna*, le poisson ; *was*, le scorpion ; *maïsha*, le buffle, noms tous dérivés du sanscrit.

Les Javanais connaissaient encore la navigation et la géographie. Ils divisaient l'horizon en huit parties. Les cultivateurs ne savaient que distinguer les quatre points cardinaux. La médecine est exercée par des vieillards des deux sexes. Quelques-unes de leurs recettes viennent des Arabes.

CHAPITRE XXX.

AUSTRALIE (NOUVELLE-HOLLANDE). — PORT DU ROI-GEORGE.

Au-delà du détroit de Bali, *le Kanguroo* trouva la mousson de N. E. qui déjà avait pris le dessus dans les mers australes. Il lui ouvrit ses voiles, espérant que la brise aurait les allures régulières et douces qui la caractérisent dans la mer des Indes. Cette attente fut trompée. Soit que la saison ne fût point encore assez avancée, soit que le voisinage d'un continent vaste imprimât aux vents régnans une variabilité et une intermittence fâcheuses, nous perdîmes plus de vingt jours à

batailler contre les houles du S. et les rafales contraires. Ce ne fut guère que le 28 novembre que nous pûmes relever les premières terres de l'Australie aux environs du cap Leeuwin. Le jour suivant, nous doublions la pointe de Bald-Head et nous jetions l'ancre à l'entrée du hâvre de la Princesse-Royale, au port du Roi-George, tranquilles, à l'abri du vent et de la mer.

Le premier aspect de cette terre me frappa. La végétation de la Nouvelle-Hollande ne trouvait aucun analogue dans mes souvenirs ; rien, ni dans la Malaisie, ni dans l'Océanie, ne pouvait lui être comparé. Au lieu de ces admirables végétaux si verts, si majestueux, chargés de produits si utiles, je n'apercevais sur des côteaux dénudés que des arbustes maigres, d'une teinte triste et pâle ; quelquefois même des buissons rampans ou des plantes herbacées, charbonnées à demi.

Le Kanguroo avait, dans un premier voyage, laissé sur ce point sept hommes pour la pêche des phoques. Quand il parut en tête de la rade, six d'entre eux accoururent dans la baleinière ; le septième était resté à la garde du dépôt établi sur l'île Michael-Mas à l'entrée du port. La pêche de ces hommes avait été fructueuse, et Powell parut satisfait des résultats qu'ils avaient obtenus. Quant à moi, à qui ces détails importaient peu, j'appris avec plus de plaisir qu'une tribu, composée d'une quinzaine de sauvages, résidait à un mille environ du mouillage. D'après les rapports des matelots, c'étaient des hommes tout-à-fait inoffensifs, et qui de temps à autre venaient rendre aux Européens des visites amicales. Comme je témoignais au capitaine Powell le désir d'étudier promptement cette race si curieuse pour la science ethnologique : « Mon Dieu, répliqua-t-il, vous serez servi à point ! Voici un de ces sauvages. Regardez là, sur l'avant de la baleinière. » Je jetai un coup-d'œil vers le point qu'il m'indiquait, et je vis un objet qui ne pouvait, en aucune manière, passer pour un homme. C'en était pourtant un qui ne montrait alors que la partie dorsale. Dans cette position, on l'eût pris pour une peau de bête étendue au soleil. Sur un appel des matelots, cet objet se tourna de notre côté. Rien de plus hideux au monde. Qu'on se figure une grosse tête garnie de cheveux ébouriffés, avec une face plate, élargie transversalement, des arcades sourcilières très-saillantes, des yeux d'un blanc jaunâtre très-enfoncés, des narines écrasées et écartées, des lèvres passablement grosses, des gencives blafardes et une bouche très-grande ; qu'on y ajoute un teint de suie jaunâtre, un corps